

sacre des peuples et des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

viii.
Manufac-
tures.

Les arts naissent de l'agriculture, lorsqu'elle est portée à ce degré d'abondance et de perfection qui laisse aux hommes le loisir d'imaginer et de se procurer des commodités; lorsqu'elle produit une population assez nombreuse pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut nécessairement qu'un peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émoussé la rudesse et la férocité d'une nation robuste; dès qu'elle a circonscrit à peu près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçait aux armes doivent manier la rame, les cordages, le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce et de l'industrie: car la terre qui nourrissait tant d'hommes sans leur secours n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asile où ils s'exercent et fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher et de les attirer que d'attendre chez soi leur naissance et leurs progrès de la lenteur des siècles et de la faveur du hasard qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est là que l'invention paraît être aussi ancienne que le genre humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout temps, avec l'abondance de tous les fruits,

une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les lois et les arts, enfans du génie et de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde et la Chine, la Perse et l'Égypte, possédèrent avec tous les trésors de la nature les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monumens du génie: mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, et qu'on voit se reproduire au printemps avec le même amour du travail et de l'ordre, certains peuples de l'Asie, malgré les invasions et les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains et les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui n'avaient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences et les arts qu'ils ne cherchaient point. Les croisés épuisèrent leur fanatisme et perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur dieu, né dans une crèche et mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste et des richesses. Ils rapportèrent la pompe asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominait sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies

de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'âme. Rome chrétienne, qui avait emprunté ses rites de l'Orient, devait en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avait des vaisseaux sous l'étendard de la liberté, ne pouvait manquer d'industrie. Les Italiens élevèrent des manufactures, et furent longtemps en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les siens de la Flandre, et la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglais le métier à bas, qui travaille dix fois plus vite que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisait reposer se consacrèrent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse et les tentures de Flandre par ses dessins et ses teintures; les glaces de Venise, par la transparence et la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie pour une partie de ses soies, et de l'Angleterre pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer et de cuivre, la supériorité dans l'art de fondre, de tremper et de travailler ces métaux. Mais l'art de polir et de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe et dans les agrémens de la vie semble appartenir aux Français; soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire les moyens d'y

réussir par tous les dehors brillans, soit qu'en effet la grâce et l'aisance accompagnent partout un peuple vif et gai, qui possède le goût par un instinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matières, et doit augmenter ses productions pour entretenir ses artisans. Si elle ne connaissait que les travaux de la terre, son industrie serait bornée dans ses causes, ses moyens et ses effets. Avec peu de désirs et de besoins elle ferait peu d'efforts, elle emploierait moins de bras, et travaillerait moins de temps. Elle ne saurait accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avait à proportion plus d'arts que de matières, elle tomberait à la merci des étrangers, qui ruineraient ses manufactures en faisant baisser le prix de son luxe et monter le prix de sa subsistance. Mais, quand un peuple agricole réunit l'industrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence et de sa conservation, tous les germes de sa grandeur et de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, et de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'est plus favorable à la liberté que les arts. Elle est leur élément, et ils sont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient partout l'esclavage que des soldats trouvent par-

tout. Les protestans, chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilisés de l'Europe; et des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'asile nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme et de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, et concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie et de l'engourdissement de toute une nation.

Que d'objets d'instruction et d'admiration dans les manufactures et les ateliers pour l'homme le plus instruit! Il est beau sans doute d'étudier les productions de la nature: mais les différens moyens que les arts emploient soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressans à connaître? Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, et vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avait été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton; et j'ose assurer que, dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problème plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets dont on est environné se répéter dans une glace, et d'ignorer comment la glace se coule et

se met au tain; de se garantir des rigueurs du froid par le velours, et de ne pas savoir comment il se fabrique? Hommes instruits, allez aider de vos lumières ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglément sa routine, et soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes, des modes, des instrumens, des élémens qui leur sont communs. La mécanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences se sont développées avec les progrès des arts et des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la sphère de la physique et de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture et la peinture travaillent aussitôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits et des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits et ses nuances sur les étoffes et les porcelaines. Le génie de la pensée et de la parole médite à loisir les chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence, ou ces heureux systèmes de la politique et de la philosophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux souverains toute

leur gloire, celle de régner sur les esprits et sur les cœurs, sur l'opinion et sur la volonté, par la raison et l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toute sorte de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes un air de liberté qui lie et mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui font sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie avec ce repos de l'âme qui mène au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes : mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux continuels des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une et l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affaibli les hommes, ce sont donc les peuples faibles qui subjuguent les forts ; car la balance de l'Europe est dans les mains des nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de manufactures, l'esprit et le cœur humain semblent avoir changé de pente. Le désir des richesses est né partout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de

peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertu sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices ; mais du moins elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par degrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain du moins n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; et peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens et féroces qui, dans tous les états, naissent ennemis et perturbateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissension en assujettissant l'homme à des travaux assidus et réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens et des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération et d'importance par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état qu'une famille entière de serfs cultivateurs n'en rendait autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aisance dans un village que vingt châteaux de vieux barons chasseurs ou guerriers n'en rendaient dans une province.

Si il est vrai que dans l'état actuel du monde les peuples les plus industrieux doivent être les plus heureux et les plus puissans, soit que dans

des guerres inévitables ils fournissent par eux-mêmes, ou qu'ils achètent par leurs richesses plus de soldats, de munitions et de forces maritimes ou terrestres; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; soit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instrumens de corruption et de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie: si les arts, en un mot, civilisent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur et les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-Grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe tous les arts qui pouvaient humaniser sa nation: depuis cinquante ans aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des

glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, et meurent bientôt avec leur talent et leur travail, s'ils veulent y séjourner. En vain les protestans que Louis XIV persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge était celui des proscriptions, apportèrent les arts et les métiers chez tous les peuples qui les accueillirent; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives et laborieuses, parce qu'il n'était pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à désirer pour sa stabilité; s'il est voisin de la mer pour l'abord des matières et l'issue des ouvrages entre des puissances à mines de fer pour exercer son industrie, et des états à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite et à gauche, des ports et des chemins ouverts de toutes parts, cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore, c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes se trouveront dépeuplées par les ateliers, et dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre de métiers en haussant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui consommerait beaucoup de subsistances absorberait tout le gain de son industrie. Quand le luxe monte plus vite et plus haut que le travail, il dépérit dans sa source, il flétrit et dessèche le tronc qui lui donne la sève. Quand l'ouvrier veut se nourrir et se vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique est bientôt ruinée. La frugalité que les républicains observent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'est pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républicains qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle ; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des arts de luxe et d'ornement. Un certain peuple est propre à l'invention par la légèreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre aux arts par sa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choses frivoles, et n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ses ennemis. L'une de ces nations doit mieux réussir que sa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer sur elle chez

tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'est le gouvernement qui fait prospérer les fabriques. Si l'industrie favorise la liberté nationale, à son tour la liberté doit favoriser l'industrie. Les privilèges exclusifs sont les ennemis des arts et du commerce, que la concurrence seule peut encourager. C'est encore une espèce de monopole que le droit d'apprentissage et le prix des maîtrises. Cette sorte de privilège qui favorise les corps de métiers, c'est-à-dire de petites communautés aux dépens de la grande, est nuisible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choisir la profession qui leur convient, on remplit toutes les professions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent sont exercées par les mains qui ont le plus d'argent ; les plus viles et les moins chères tombent souvent à des gens nés pour exceller dans un art distingué. Les uns et les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage et perdent l'art : les premiers, parce qu'ils sont au-dessous ; les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus. Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, et dès-lors l'abondance et la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes ? Le fait a décidé la question. Les arts de première nécessité

sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges sont près des mines, et les toiles près des chanvres; mais les arts compliqués d'industrie et de luxe ne sauraient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, et vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Dispersez dans les différentes provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, et vous anéantirez le goût, qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins, l'art de filer les laines et les soies à l'art de tirer l'or et l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts et de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée? Comment trouver au fond d'une province intérieure et centrale l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens et simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Établissez entre la capitale et les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières et des ouvrages. Mais encore n'éta-

blissez rien, n'ordonnez rien, laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

Depuis long-temps les génies les plus profonds et les plus hardis dirigent leurs contemplations profondes vers l'origine des choses sans jamais y avoir pu atteindre. Les systèmes se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre, et il n'est pas sorti la moindre lumière de tant de recherches. Leurs auteurs sont tous heureux à détruire, aucun ne l'est à édifier; et les ombres sont aussi épaisses qu'elles pouvaient l'être avant qu'on eût rien tenté pour les dissiper. Les annales du monde ne nous ont pas même transmis la manière dont la terre s'est peuplée. Jamais on ne les voit remonter plus loin que la formation des villes. Mais alors les émigrations étaient à peu près finies; et les sociétés avaient pris une assiette solide et durable.

ix.
Population.

Ce silence ouvrant une vaste carrière aux conjectures, beaucoup d'écrivains ont pensé que des hommes libres de choisir avaient dû se fixer d'abord sous les zones les plus tempérées ou les plus fertiles; et que leurs enfans n'avaient reflué vers les régions glacées, vers les régions stériles que lorsqu'ils s'étaient trouvés trop pressés près de l'équateur.

Une opinion dont au premier coup-d'œil la vraisemblance est si frappante n'a pas cependant